

LUCY SCORE

LES
CHOSSES
QU'ON
CACHE



Ces choses qu'on cache

DE LA MÊME AUTRICE

Ces choses qu'on n'oublie pas, Michel Lafon, 2023 ;
J'ai lu, 2024.

LUCY SCORE

Ces choses qu'on cache

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anath Riveline



TITRE ORIGINAL
Things We Hide From the Light

© Lucy Score, 2023

Publié avec l'accord de Bookcase Literary Agency

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Éditions Michel Lafon, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*En mémoire de Chris Waller,
le mari lecteur qui m'a demandé
d'inclure le mot « corset » dans un de mes livres
pour pouvoir gagner un pari avec sa femme.
Kate, j'espère que ça te fera sourire
quand tu le trouveras.*

– 1 –

Minuscules braises

Nash

Les agents qui se tenaient dans mon bureau avaient de la chance pour deux raisons.

Premièrement, mon crochet gauche n'était plus ce qu'il était depuis ma blessure.

Deuxièmement, j'étais désormais incapable de ressentir quoi que ce soit et sûrement pas assez de colère pour agir de façon stupide.

— Le FBI sait que vous avez un intérêt personnel à retrouver Duncan Hugo, déclara l'agente spéciale Sonal Idler, assise droite comme un i en face de moi.

Ses yeux se posèrent sur la tache de café sur ma chemise.

Elle semblait adorer les procédures. L'homme à côté d'elle, le marshal Nolan Graham, avec son épaisse moustache, n'avait vraisemblablement aucune envie d'être ici, et il me le reprochait.

J'aurais voulu me mettre en colère. J'aurais voulu ressentir autre chose que le vide intersidéral qui m'envahissait. Mais rien.

— Mais je ne peux pas vous laisser, vous et vos amis, fourrer le nez dans mon enquête, continua Idler.

De l'autre côté de la vitre, le sergent Grave Hopper versait un kilo de sucre dans son café et décochait des regards noirs aux deux agents. Derrière lui, le reste de l'équipe s'affairait avec l'énergie habituelle d'un département de police d'une petite ville.

Les téléphones sonnaient, les claviers cliquetaient, les officiers faisaient leur boulot, et le café avait un goût de chaussette.

Tout le monde vivait et respirait. Tout le monde, sauf moi.

Je faisais semblant.

Je croisai les bras, ignorant le pincement de douleur dans mon épaule.

— J'apprécie votre visite mais je ne comprends pas ce qui me vaut cet honneur. Je ne suis certainement pas le premier flic à s'être pris une balle dans l'exercice de ses fonctions.

— Vous n'étiez pas non plus le seul nom dans la liste, intervint Graham pour la première fois.

Mes dents se serrèrent. C'est à cause de cette liste que le cauchemar avait commencé.

— Mais vous êtes le premier à avoir été visé, enchaîna Idler. Votre nom était sur la liste des officiers de police et des informateurs. Cette affaire dépasse un seul tir isolé. C'est la première fois qu'on a quelque chose qui pourrait enfin nous conduire jusqu'à Anthony Hugo.

Et moi c'était la première fois que j'entendais de l'émotion dans sa voix. L'agente spéciale Idler avait ses propres priorités, et attraper le patron du crime Anthony Hugo en faisait partie.

— Cette affaire est confidentielle. Et c'est pour cela que nous ne pouvons pas y mêler des gens du coin qui décideraient de se faire justice eux-mêmes. Même s'ils ont des badges. Je n'ai pas le choix.

Je me frottai la mâchoire et fus surpris d'y trouver une barbe plutôt drue. J'avais encore oublié de me raser.

Elle s'imaginait que j'avais enquêté, ça pouvait se comprendre. Mais elle ne connaissait pas mon secret. Personne ne le connaissait d'ailleurs. J'avais beau guérir en apparence, à l'intérieur, il ne restait plus rien. Même pas le désir de retrouver celui qui m'avait fait ça.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi si Duncan Hugo revient en ville faire des trous dans mes concitoyens ? Que je détourne les yeux ?

Les agents fédéraux échangèrent un regard.

— On veut simplement que vous nous teniez au courant de tout ce qui a un lien avec notre affaire, répondit Idler. Nous avons plus de ressources que votre département. Et pour nous ça n'est pas personnel.

Je sentis un intrus dans mon vide intérieur.
De la honte.

J'aurais dû le prendre personnellement. J'aurais dû déjà être sur les traces de celui qui avait failli me tuer, au moins pour Naomi et Waylay. Il avait fait du mal à la fiancée de mon frère et à sa nièce en les kidnappant pour récupérer la liste qui m'avait valu deux balles dans le corps.

Mais une partie de moi était morte dans ce fossé, la nuit de l'incident, et celle qui avait survécu ne voyait plus l'intérêt de se battre.

— Le marshal Graham va rester dans le coin un petit moment, au cas où, continua Idler.

Moustache ne parut pas plus heureux que moi de cette annonce.

— Pourquoi ?

— Toutes les personnes figurant sur la liste reçoivent une protection fédérale jusqu'à ce que nous jugions la menace écartée, expliqua Idler.

Bon sang. Tout le monde allait me tomber dessus si les habitants de la ville remarquaient la présence du FBI. Et je n'avais pas l'énergie de me battre.

— Je n'ai pas besoin de protection. Si Duncan Hugo a deux neurones connectés, il ne traînera plus dans le coin. Il est parti pour de bon.

Du moins, c'est ce que je me disais la nuit quand le sommeil me fuyait.

— Avec tout mon respect, chef, vous vous êtes déjà fait tirer dessus. Vous avez de la chance d'être encore en vie, répliqua Graham avec un air suffisant.

— Qu'en est-il de la fiancée de mon frère et de sa nièce ? Hugo les a kidnappées. Est-ce qu'elles reçoivent une protection ?

— Nous n'avons aucune raison de croire que Naomi et Waylay Witt sont en danger à l'heure actuelle, affirma Idler.

Le pincement dans mon épaule empira comme pour répondre à la douleur dans ma tête. Je manquais de sommeil et de patience, et si je n'arrivais pas à me débarrasser de ces deux crétins rapidement, je ne pourrais plus me retenir.

Rassemblant tout le charme du Sud dont j'étais doté, je me levai pour mettre fin à la discussion.

— Compris. Maintenant si vous voulez bien m'excuser, j'ai une ville à servir.

Les agents se levèrent à leur tour et on se serra la main.

— J'apprécierais que vous me teniez au courant. Étant donné mes « intérêts personnels » dans l'affaire, dis-je en les raccompagnant à la porte.

— Soyez rassuré, on vous informera dans la mesure du possible, assura Idler. Nous attendons également que vous nous appeliez dès que la mémoire vous reviendra

— Ce sera fait, promis-je entre mes dents.

Entre les douleurs, la perte de mémoire et le sentiment général de léthargie, je ne me sentais plus que l'ombre de l'homme que j'étais.

— À bientôt, lança Graham.

On aurait dit une menace.

J'attendis qu'ils aient quitté le commissariat pour enfilez ma veste. La plaie dans mon épaule protesta quand je passai mon bras dans la manche. Celle dans mon torse n'était pas en meilleure forme.

— Ça va, chef ? demanda Grave quand je sortis dans l'open space.

En temps normal, mon sergent m'aurait sauté dessus pour savoir ce qui s'était dit, mais depuis que je m'étais presque fait tuer, tout le monde me traitait avec des gants.

Je ne cachais peut-être pas mon état aussi bien que je le pensais.

— Oui, répondis-je, plus enthousiaste que nécessaire.

— Tu sors ?

— Ouais.

La nouvelle officière zélée bondit de son fauteuil comme si elle était montée sur ressorts.

— Si vous voulez à manger, je peux aller vous chercher quelque chose chez Dino, chef.

Née à Knockemout, Tashi Bannerjee avait grandi dans la ville et sortait tout juste de l'académie de police. À présent, elle portait des chaussures cirées et un chignon réglementaire, mais quatre ans plus tôt, elle se faisait coller au lycée pour avoir séché les cours, préférant monter à cheval. La plupart des officiers ici avaient déjà franchi les limites de la légalité dans leur jeunesse. Cela rendait leur engagement dans les forces de l'ordre encore plus significatif.

— Je peux aller me chercher mon déjeuner tout seul, répliquai-je.

Ses traits se déformèrent, mais elle se ressaisit rapidement et j'eus l'impression d'avoir mis un coup de pied à un chiot. *Merde*. Je me transformais en mon frère.

— Mais merci d'avoir proposé, ajoutai-je.

Super, maintenant il faudrait que je me montre gentil. Encore. Que je fasse un geste pour m'excuser de mon attitude de connard, alors que je n'avais vraiment pas l'énergie pour ça. Cette semaine, j'avais apporté du café, des donuts et – après m'être emporté de façon vraiment embarrassante contre le thermostat – des barres de chocolat.

— Je vais chez le kiné. Je reviens dans une heure.

Sur ce, je sortis d'un pas rapide pour éviter les tentatives de bavardages.

Je bloquai mes pensées et me concentraï sur l'instant présent.

La force de l'automne du nord de la Virginie me frappa de plein fouet quand je poussai les portes en verre du commissariat Knox Morgan. Le ciel brillait d'un bleu si intense que j'en eus mal aux yeux. Les arbres qui bordaient la rue se vêtaient d'un feuillage roux, jaune et orange. Les citrouilles et les bottes de foin décoraient les vitrines.

Le grondement d'une moto me fit lever la tête et je repérai Harvey Lithgow. Il avait des cornes de diable sur son casque et un squelette en plastique assis sur le siège derrière lui.

Il leva la main pour me saluer et fonça droit devant lui à au moins 25 km/h au-delà de la limite autorisée. Il me narguait.

L'automne avait toujours été ma saison préférée. Un nouveau début, les jolies filles en pulls légers, les matchs de football qui reprenaient, le retour des étudiants, les nuits froides réchauffées par du bourbon et des feux de joie.

Mais tout avait changé. Moi, surtout, j'avais changé.

Je n'avais aucune intention d'aller chez le kiné, mais je ne pouvais pas risquer qu'on me voie déjeuner en ville.

Une fois arrivé chez moi, je me ferais un sandwich que je n'aurais pas envie de manger, m'installerais tout seul à table et tenterais de trouver un moyen pour ne pas devenir un connard.

Il fallait que je me ressaisisse. Ce n'était pas si dur de remplir de la paperasse et de faire acte de présence comme l'inutile gratte-papier que j'étais devenu.

— Bonjour, chef, me salua Tallulah St John, notre mécanicienne et la copropriétaire du café Rev en passant devant moi.

Ses longues tresses noires tombaient sur les épaules de sa salopette. Elle avait un sac de provisions dans une main, et dans l'autre, un café, vraisemblablement préparé par son mari.

— Bonjour, Tallulah.

Le passe-temps favori des habitants de Knockemout était de contourner la loi. Alors que pour moi tout était blanc ou noir, il semblait que le reste des gens vivaient dans le gris. Fondée par des rebelles, ma ville n'avait que faire des règles et des règlements. Pendant ses vingt ans de service, l'ancien chef de la police n'avait vu aucun inconvénient à laisser les gens se débrouiller seuls pendant qu'il faisait reluire son badge et utilisait sa position pour empocher des pots-de-vin.

Ça faisait cinq ans que je l'avais remplacé. Cette ville, c'était chez moi, et ses habitants étaient ma famille. Clairement, j'avais échoué à leur enseigner le respect de la loi. Et bientôt ils s'apercevraient que je ne pouvais même plus les protéger.

Mon portable vibra dans ma poche. Je le cherchai avec ma main gauche, avant de me rappeler que je ne le portais plus de ce côté. Je le sortis de ma poche droite en jurant.

Knox : Dis aux fédéraux qu'ils peuvent aller se faire voir, et en beauté.

Bien sûr, mon frère était déjà au courant de la visite du F.B.I. Une alerte avait sonné chez lui à la minute où leur voiture s'était engagée sur Main Street. Mais je n'étais pas d'humeur à en discuter. Je n'étais d'humeur pour rien, en fait.

Le portable sonna dans ma main.

Naomi.

Il n'y a encore pas si longtemps, j'aurais été impatient de répondre à cet appel. J'avais flashé sur la serveuse fraîchement arrivée en ville et poursuivie par les pétrins. Mais elle était tombée amoureuse de mon grincheux de frère. À n'y rien comprendre. Je m'en étais remis – plus rapidement que je ne pensais – et j'avais bien profité de la tête de Knox chaque fois que sa fiancée s'approchait de moi.

Maintenant, ça me paraissait comme une responsabilité dont je me serais bien passé.

J'envoyai l'appel sur messagerie en contournant le pâté de maisons vers ma rue.

— Bonjour, chef, lança Neecey en sortant de sa pizzeria.

Dino ouvrait à onze heures pétantes, sept jours sur sept. Ce qui voulait dire que je n'avais passé que quatre heures au poste avant de déguerpir. Un nouveau record.

— Bonjour Neece, répondis-je sans enthousiasme.

Je voulais rentrer chez moi et fermer la porte. Oublier le monde et plonger dans l'obscurité. Je n'avais pas envie de m'arrêter tous les trois mètres pour avoir une conversation.

— J'ai entendu dire que l'agent fédéral moustachu allait rester dans le coin. Il va apprécier son séjour au motel, tu penses ? demanda-t-elle avec une lueur coquine dans les yeux.

C'était une commère à lunettes, toujours un chewing-gum à la bouche, qui discutait avec la moitié de la ville à chaque service. Mais elle avait raison, le motel de Knockemout était le rêve absolu pour n'importe quel inspecteur d'hygiène. Les violations se comptaient par centaine. Il fallait qu'on rachète ce taudis pour le retaper en entier.

— Désolé, Neece, je dois répondre, mentis-je en approchant le téléphone de mon oreille.

Dès qu'elle retourna dans le restaurant, je rangeai le portable et me pressai de rentrer chez moi.

Mon soulagement fut de courte durée. La porte de la cage d'escalier, tout en bois sculpté et verre épais, était maintenue ouverte par un carton sur lequel était écrit *Dossiers* au marqueur.

Tout en examinant la boîte, je fis un pas à l'intérieur.

— Putain !

La voix de femme que j'entendis au-dessus de moi n'était pas celle de ma voisine de palier.

Je levai les yeux et vis un sac à dos noir dégringoler vers moi. À mi-chemin sur les marches, une paire de longues jambes apparurent.

Elles étaient couvertes d'un legging vert mousse, et plus elle approchait, plus l'image était agréable à regarder. Son pull gris duveteux était fendu et offrait une jolie vue sur une peau bronzée et des courbes musclées. Mais le visage était ce qu'il y avait de plus frappant chez elle : pommettes saillantes, grands yeux sombres, lèvres pulpeuses pincées d'agacement.

Ses cheveux presque noirs et coupés courts étaient ébouriffés comme si on venait de passer les doigts dedans.

Angelina Solavita, mieux connue sous le nom de Lina. L'ex-petite amie de mon frère d'une période révolue était une femme canon. Et elle était dans ma cage d'escalier.

Pas une bonne nouvelle.

Je me baissai pour ramasser le sac.

— Désolée de te l'avoir balancé, s'excusa-t-elle en montant laborieusement une grosse valise sur les dernières marches.

La voir était plutôt réjouissant, mais je n'avais aucune envie de bavarder.

L'étage comptait mon appartement, celui de Mme Tweedy et un appartement vide.

J'avais déjà largement de quoi faire avec une vieille commère qui n'avait aucun respect pour la vie privée et l'espace vital. Pas la peine d'en ajouter, même avec quelqu'un d'aussi séduisant que Lina.

— Tu emménages ? demandai-je quand elle réapparut en haut de l'escalier.

Les mots semblaient forcés, ma voix tendue.

Elle me décocha un petit sourire sexy.

— Oui. Qu'est-ce que t'as préparé pour le dîner ?

Elle descendit au pas de course, magnifiquement gracieuse.

— Tu peux faire mieux que ce que j'aurais à t'offrir, répondis-je.

Je n'avais pas fait de courses depuis... Je ne me rappelai même plus quand j'avais mis les pieds au supermarché pour la dernière fois. Je me contentais de plats à emporter quand je me souvenais qu'il me fallait manger.

Lina s'arrêta sur la dernière marche, à hauteur d'yeux, et me contempla. Son sourire s'élargit.

— Ne te sous-estime pas, beau gosse.

C'est comme ça qu'elle m'avait appelé plusieurs semaines plus tôt quand elle avait soigné les points de suture que j'avais explosés en sauvant la vie de mon frère. À cette époque, je n'avais pas pensé à l'avalanche de paperasse que déclencheraient un enlèvement et une fusillade. J'avais juste été noyé sous le calme, l'efficacité et l'odeur de frais et de propre de Lina.

— Tu flirtes avec moi ? demandai-je, sans pouvoir me retenir.

Au moins, je ne lui avais pas dit que j'aimais l'odeur de sa lessive.

Elle leva un sourcil.

— Tu es mon séduisant nouveau voisin, le chef de la police et le frère de mon petit ami de la fac.

Elle s'avança de quelques centimètres et une chaleur m'embrasa le ventre. Je voulais m'y accrocher pour qu'elle réchauffe enfin mon sang glacé.

— *J'adore* les mauvaises idées. Pas toi ?

Son sourire était dangereux.

L'ancien moi n'aurait pas résisté à son charme. Il aurait apprécié un peu de drague, et cette attraction mutuelle. Mais je n'étais plus cet homme.

Je relevai son sac par l'anse. Ses doigts s'em-mêlèrent dans les miens quand elle le reprit. Nos regards se croisèrent un long moment. L'étincelle dans mon ventre se multiplia en une douzaine de minuscules braises qui me rappelèrent presque ce que ça faisait de ressentir.

Presque.

Elle m'observait avec intensité. Ses yeux perçants me fixaient comme si j'étais un livre ouvert.

Je retirai la main.

— Tu fais quoi dans la vie, déjà ? demandai-je.

Elle l'avait mentionné en passant et précisé que c'était barbant et avait changé de sujet. Ses yeux ne laissaient rien passer et j'étais curieux de savoir quel métier pouvait la faire rester en Virginie, dans une ville perdue, pendant des semaines.

— Je travaille dans les assurances, dit-elle en passant une anse sur l'épaule.

Aucun de nous deux ne recula. Moi, parce que ces braises dans mon ventre étaient la seule bonne chose que j'avais ressentie depuis des semaines.

— Quel genre d'assurances ?

— Pourquoi ? Tu veux changer de compagnie ? me taquina-t-elle en se détournant.

Mais je voulais qu'elle reste tout près. J'avais besoin qu'elle souffle sur les braises pour voir si quelque chose pouvait encore brûler à l'intérieur.

— Tu veux que je le porte en haut ? demandai-je en désignant le carton qui maintenait la porte ouverte.

Son sourire s'effaça.

— Je m'en occupe, répondit-elle en tentant de me contourner.

Je lui coupai la route.

— Mme Tweedy me fera pendre si elle découvre que je t'ai laissé monter ce carton toute seule.

— Mme Tweedy ?

Je montrai le premier étage.

— 2C. Là, elle est à la salle de sport avec son groupe, mais tu la rencontreras très bientôt.

— Si elle n'est pas ici, elle ne saura pas que tu retardes la guérison de tes blessures en portant un carton. Comment ça se passe ?

— Bien, mentis-je.

— Vraiment ? demanda-t-elle, pas dupe.

Elle ne me croyait pas. Mais j'avais tellement envie de continuer à ressentir les petites braises que je m'en fichais.

— Complètement, insistai-je.

Une sonnerie retentit et je vis les traits de Lina se déformer d'agacement en prenant son portable. J'aperçus sur l'écran « Maman » avant qu'elle coupe l'appel. Apparemment, on évitait tous les deux la famille.

J'en profitai pour soulever le carton en lui montrant clairement que j'utilisais mon bras gauche. Mon épaule me lança et un filet de sueur froide descendit le long de mon dos. Mais dès que nos regards se croisèrent de nouveau, les étincelles revinrent.

J'ignorais de quoi il s'agissait. Je savais juste que j'en avais besoin.

— Donc l'entêtement des Morgan est aussi marqué chez toi que chez ton frère, commenta-t-elle en rangeant son téléphone dans sa poche.

Elle me jeta un dernier regard avant de monter l'escalier.

— À propos de Knox, lançai-je en tentant de garder une voix naturelle. J'imagine que t'es au 2B ?

Mon frère possédait tout l'immeuble, avec le salon de coiffure et le bar au rez-de-chaussée.

— Maintenant, oui. J'étais au motel jusqu'à présent.

Elle ne montait pas aussi vite qu'elle descendait et c'était tant mieux. J'en profitai.

— J'arrive pas à croire que t'as tenu aussi longtemps là-bas.

— Ce matin, j'ai vu un rat se battre avec un cafard de la taille d'un rat. Ça a été la goutte de trop.

— T'aurais pu rester chez Knox et Naomi, dis-je avant d'être trop hors d'haleine pour pouvoir parler.

Je n'étais plus autant en forme qu'avant, et ses courbes moulées dans son legging n'aidaient pas mon souffle.

— J'aime être chez moi.

On arriva en haut de l'escalier et je la suivis, trempé de sueur, jusqu'à la porte ouverte de son appartement. Il fallait vraiment que je reprenne le sport. Si j'avais l'intention de continuer à être un zombie pour le reste de mes jours, autant que j'en sois un qui peut monter un étage.

Lina posa son sac à dos à l'intérieur avant de se tourner pour me prendre le carton des mains.

De nouveau, nos doigts se frôlèrent. De nouveau, je ressentis quelque chose. Et ce n'était pas seulement la douleur dans mon épaule ou le vide dans mon torse.

— Merci pour ton aide, dit-elle en prenant le carton.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis juste à côté.

Elle sourit.

— C'est bon à savoir. À bientôt, beau gosse.

Je restai figé sur place, même une fois qu'elle eut fermé la porte, attendant que les braises s'éteignent.

Tactiques d'évitement

Lina

Je fermai la porte de mon nouvel appartement sur le mètre quatre-vingt-cinq de Nash Morgan, le taciturne policier blessé.

— *N'y pense même pas*, me grondai-je.

En général, ça ne me dérangeait pas de prendre des risques, de jouer avec le feu. Et c'est exactement à ça que reviendrait un flirt avec Monsieur Rectitude, comme l'appelaient les femmes de Knockemout. Mais j'avais plus urgent à faire que de soulager la tristesse de Nash en m'amusant avec lui.

Blessé et taciturne, songeai-je en entrant dans la pièce avec mon carton.

Mon attirance ne m'étonnait pas. Même si mon type d'homme était celui dont je pouvais profiter un moment avant de dire *ciao*, j'adorais les défis. Et c'en serait un de taille de comprendre d'où venaient les ombres qui soulignaient les yeux de ce héros triste.

Mais Nash me semblait du genre à s'attacher et je détestais ça.

Dès qu'on montre un peu d'intérêt à quelqu'un, il se revendique le droit de nous dire quoi faire

et comment le faire, ce à quoi je suis allergique. J'aimais passer du bon temps, j'aimais l'excitation de la chasse. J'adorais jouer avec les pièces du puzzle jusqu'à en avoir l'image entière, et ensuite passer au suivant. Et entre les deux, j'aimais m'installer chez moi, avec mes affaires, me commander ce que je voulais à manger et ne pas avoir à me disputer avec quelqu'un pour le programme télé.

Je posai le carton sur la table de la salle à manger et inspectai mon nouveau nid.

L'appartement avait du potentiel, je voyais pourquoi Knox avait investi dans l'immeuble. Il n'était pas du genre à rater la perle rare à cause des apparences. Hauteur sous plafond, plancher, grandes fenêtres qui donnaient sur la rue.

Le salon était meublé avec un canapé aux motifs floraux en face d'un mur en brique, une petite table ronde solide avec trois chaises, et des cagettes faisant office d'étagères sous les fenêtres.

La cuisine, une minuscule pièce, devait avoir plus de vingt ans. Ce qui n'était pas un problème, parce que je ne cuisinais pas. Les plans de travail étaient d'un jaune passé et avaient vu des jours meilleurs, ou pas. Mais il y avait un micro-ondes et un frigidaire assez grand pour ranger de la nourriture à emporter et des bières. Ça ferait l'affaire.

La chambre à coucher était vide, mais avait heureusement un placard d'une taille raisonnable, ce qui était essentiel pour ma tendance compulsive à l'achat. La salle de bains attenante était charmante avec sa baignoire sur pied, mais le lavabo était bien trop étroit pour tous mes produits de beauté et mon maquillage.

Je poussai un soupir. Si le canapé était assez confortable, je n'aurais peut-être pas besoin d'un lit. J'ignorais combien de temps j'allais rester, combien

de temps il me faudrait pour découvrir ce que je cherchais.

Pourvu que ça soit rapide, songeai-je.

Je m'écroulai sur le canapé.

Pas confortable du tout.

— Pourquoi tu me punis ? demandai-je au plafond. Je ne suis pas une personne si horrible. Je m'arrête pour laisser passer les piétons, je donne de l'argent aux associations, je mange des légumes. Qu'est-ce que tu veux de plus ?

L'univers ne me répondit pas.

Je poussai un autre soupir en pensant à ma maison à Atlanta. J'avais l'habitude de camper pour le travail. Revenir d'un séjour dans un hôtel deux étoiles me faisait toujours apprécier mes draps soyeux, mon canapé de designer et ma garde-robe méticuleusement rangée.

Mais là, ça faisait tellement longtemps que je n'avais plus mis les pieds dans ma maison que ça en devenait ridicule.

Et plus je restais loin de chez moi, sans piste ni indice ni la moindre lumière au bout du tunnel, plus je devenais nerveuse. Je pouvais passer pour une nana impulsive. En réalité, je suivais le plan que je m'étais fixé depuis un moment. J'étais patiente et logique, et les risques que je prenais étaient presque toujours calculés.

Mais vivre des semaines d'affilée dans une toute petite ville à trente-huit minutes en voiture du Sephora le plus proche et sans la moindre piste commençait à me miner. D'où ma conversation avec le plafond.

Je m'ennuyais et j'étais frustrée, une combinaison dangereuse parce que je ne pouvais m'empêcher de me demander si j'aimais toujours autant ce travail. Le doute s'était insinué dans ma tête quand

les choses avaient mal tourné lors de ma dernière mission. Et ça non plus, je ne voulais pas y penser.

— Bon, Univers, lançai-je en direction du plafond. J'ai besoin d'un petit coup de pouce, là. Un seul. Comme une nouvelle paire de chaussures ou un indice dans cette affaire avant que je perde la tête, OK ?

Cette fois, l'univers me répondit par une sonnerie de téléphone.

Quel salopard, l'univers.

— Salut maman, dis-je avec un mélange d'agacement et d'affection.

— Enfin ! Je m'inquiétais.

Bonnie Solavita n'était pas née angoissée, mais elle s'était lancée dans le rôle avec enthousiasme.

Incapable de rester en place pendant nos conversations, je me levai et me dirigeai vers la table.

— J'étais dans un escalier, avec des bagages.

— Tu ne te dépenses pas trop, dis-moi ?

— C'était une valise et un étage, dis-je en soulevant le couvercle de mon carton de dossiers. Tu fais quoi, toi ?

Rediriger la conversation était ce qui sauvait mes relations avec mes parents.

— Je suis en chemin vers une réunion marketing, et ton père est encore sous le capot de sa fichue voiture.

Ma mère avait pris un congé bien trop long de son poste de responsable du marketing afin de pouvoir m'étouffer jusqu'à ce que je parte à l'université dans un autre État. Depuis, elle avait retrouvé un travail et grimpé les échelons d'une organisation de santé publique.

Mon père, Hector, avait pris sa retraite de plombier depuis six mois. La « fichue voiture » était une Mustang 1968 en mal d'amour que je lui avais

offerte deux ans plus tôt, quand j'avais reçu un gros bonus de mon travail. La même voiture qu'il avait pendant ses études dans l'Illinois, jusqu'à ce qu'il la revende pour un pick-up dans l'espoir d'impressionner la fille d'un fermier. Mon père avait épousé la fille du fermier – ma mère – et avait passé les années suivantes à se languir de sa Mustang.

— Il a réussi à la faire démarrer ?

— Pas encore. Il a failli me tuer d'ennui lors d'une conversation de vingt minutes sur les carburateurs au dîner, hier. Alors je me suis vengée en lui expliquant comment on changeait notre campagne publicitaire en nous basant sur l'étendue des zones périphériques de la côte est.

Je ris. Malgré leurs différences et leurs nombreuses années de mariage, mes parents alimentaient leur relation d'amour et d'agacement. Ils étaient les premiers à se soutenir et à s'exaspérer.

— Ça vous ressemble, commentai-je.

— La cohérence et la consistance, c'est la clé.

J'entendis quelqu'un lui adresser une série de questions à l'autre bout du fil.

— Prends la deuxième présentation. J'ai fait quelques modifications. Oh, et n'oublie pas de me rapporter une Pellegrino. Merci.

Elle s'éclaircit la voix.

— Désolée, mon cœur.

La différence entre sa voix pro et sa voix de maman était une source de divertissement inépuisable pour moi.

— Pas de problème. Tu es une femme d'affaires occupée.

Mais pas assez pour ne pas appeler sa fille en pleine journée de travail.

Je ne passais pas une journée sans parler à un de mes parents. Si je les évitais trop longtemps, ils

risquaient de se matérialiser sur le pas de ma porte. C'était déjà arrivé.

— T'es toujours à DC, n'est-ce pas ?

Je grimaçai, consciente de ce qui m'attendait.

— Dans le coin, oui. C'est une petite ville dans la banlieue nord.

— Les petites villes, c'est là que les jeunes femmes actives se font séduire par des entrepreneurs de campagne. Oh ! Ou le shérif du coin. Tu as rencontré le shérif ?

Une collègue avait branché ma mère sur les romans à l'eau de rose, quelques années auparavant. Elles prenaient des vacances ensemble tous les ans pour aller à des séances de dédicaces de bouquins. Depuis, ma mère s'attendait à ce que ma vie se transforme en roman.

— Le chef de la police, la corrigeai-je. C'est mon voisin de palier.

— Je me sens tellement mieux de savoir que tu habites à côté des forces de l'ordre. Ils sont formés pour les premiers secours et les massages cardiaques, tu sais ?

— Et à d'autres petites choses aussi, dis-je sèchement, m'efforçant de ne pas m'agacer.

— Il est célibataire ? Mignon ? Des signes alarmants ?

— Je pense. Très. Et je ne le connais pas depuis assez longtemps pour en avoir remarqué. C'est le frère de Knox Morgan.

— Oh.

Maman savait en dire beaucoup avec une seule syllabe. Mes parents n'avaient jamais rencontré Knox. Ils savaient seulement qu'on était sorti ensemble – très brièvement – quand j'étais à la fac et qu'on était restés amis depuis. Maman lui reprochait, à tort, le célibat de sa fille de trente-sept ans.

Non pas qu'elle attendait avec impatience un mariage et des petits-enfants, mais mes parents ne souffleraient pas avant de me savoir casée avec quelqu'un qui s'occuperait de moi et me protégerait. Ils ne voyaient pas la femme indépendante que j'étais devenue. Pour eux, j'étais encore une gamine de quinze ans allongée sur un lit d'hôpital.

— Tu sais, ton père et moi, on parlait justement de prendre un peu l'air ce week-end. On pourrait venir te rendre visite.

La dernière chose dont j'avais besoin c'étaient mes parents dans les pattes pendant que j'essayais de travailler.

— Je ne sais pas combien de temps je vais rester ici, dis-je, le plus diplomatiquement possible. Je pourrais rentrer chez moi d'un jour à l'autre.

Peu probable, à moins que je trouve très vite quelque chose qui oriente mon affaire dans une nouvelle direction. Mais c'était tout de même un mensonge honnête.

— Je ne comprends toujours pas comment ça peut être aussi aléatoire de gérer des plans de formation, grommela maman.

Heureusement, avant que j'aie le temps de pondre une réponse crédible, j'entendis de nouveau parler de son côté du fil.

— Je dois te laisser, ma chérie, la réunion commence. Tu me diras quand tu retournes à Atlanta, on prendra un billet d'avion pour te rendre visite avant Thanksgiving. Si on se débrouille bien, on pourra t'accompagner à ton rendez-vous.

Oui, parce que je devais aller chez le médecin avec mes parents. Et puis quoi encore ?

— On en reparle plus tard.

— Je t'aime, mon cœur.

— Je t'aime aussi, maman.

Je raccrochai et laissai échapper un grognement. Même à des centaines de kilomètres, ma mère me donnait l'impression qu'elle me pressait un oreiller sur le visage.

On frappa à ma porte et je me dis que c'était elle qui me faisait une surprise.

Mais j'entendis un nouveau coup, comme un coup de pied, dans ma porte.

— Ouvre, Lina, c'est lourd, cette merde !

Je traversai la pièce et trouvai, derrière la porte, Knox Morgan, Naomi, sa jolie fiancée et Waylay, sa nièce de douze ans.

Naomi souriait, une plante en pot à la main. La mine tordue sous l'effort, Knox portait des kilos de linge de lit. Et Waylay semblait s'ennuyer à mourir avec deux oreillers dans les bras.

— Alors c'est ce qui se passe quand on quitte un motel infesté de cafards ? Les gens se pointent à tout bout de champ à votre porte ?

— Pousse-toi, lâcha Knox, invisible sous une couette, en me contournant.

— Désolée de débarquer sans prévenir, mais on voulait t'apporter tes cadeaux de bienvenue, expliqua Naomi.

C'était une grande brune dont la garde-robe était très girly. Tout chez elle était lisse : sa coupe au carré, sa robe aux manches longues sur ses formes généreuses, sa façon d'apprécier les fesses de son fiancé qui se dirigeait vers ma chambre.

Les Morgan étaient dotés de beaux petits culs. Selon Amanda, la mère de Naomi, le postérieur de Nash était un trésor local.

Waylay passa le seuil. Ses cheveux blonds étaient attachés en une queue-de-cheval qui laissait entrevoir des mèches bleues.

— Tiens, lança-t-elle en me donnant les oreillers.

— Merci, mais je n’emménage pas vraiment, dis-je en les jetant sur le canapé.

— Crois-moi, Knockemout a le don de te faire changer d’avis, assura Naomi en me tendant la plante.

Elle savait de quoi elle parlait. Elle était arrivée quelques mois plus tôt, pensant sortir sa sœur jumelle d’une embrouille, mais s’était retrouvée dans le pétrin elle-même. En quelques semaines à peine, elle s’était vue attribuer la garde de sa nièce, avait trouvé du travail, s’était fait enlever et avait transformé Knox de gars sans attache en amoureux éperdu.

Désormais, ils habitaient dans une grande maison en dehors de la ville, entourés de chiens et planifiaient leur mariage. Je me fis une note mentale de présenter Naomi à ma mère. Elle adorerait cette histoire d’amour digne des romans qu’elle lit.

Knox revint les mains vides de ma chambre.

— Le lit arrive cet après-midi.

— Tu m’as commandé un lit ?

— Tu vas t’en remettre, répondit-il en entourant les épaules de Naomi de son bras et en l’attirant à lui.

Naomi lui donna un petit coup de coude.

— Sois poli.

— Non, ronchonna-t-il.

Quel tableau ! Le grand bougon musclé et tatoué et la voluptueuse brunette.

— Ce que veut dire le Viking, c’est que nous sommes contents que tu t’installes en ville. On s’est dit qu’un lit serait plus confortable, traduisit Naomi.

Waylay s’installa sur les oreillers sur le canapé.

— Où est la télé ? demanda-t-elle.

— Je n'en ai pas encore. Mais dès que je m'en procure une, je t'appelle pour que tu me la branches, OK ?

— Quinze dollars, répondit l'ado en croisant les deux mains derrière la tête.

La gamine était un petit génie de la technologie et profitait de son talent pour gagner un peu d'argent de poche.

— Waylay ! la gronda Naomi.

— Quoi ? Je lui fais le prix famille.

Je me demandai si j'avais déjà reçu un tel tarif dans ma vie.

Knox adressa un clin d'œil à Waylay et serra Naomi contre lui.

— Je dois parler à Nash, annonça-t-il en montrant la porte avec son pouce. Si tu as besoin de quelque chose d'autre, Leens, fais-le-moi savoir.

— Eh, je suis déjà contente de ne plus avoir à me battre avec les cafards pour la douche. Merci d'avoir accepté de me loger

Il m'adressa un geste de la main en guise d'au revoir.

Naomi tressaillit.

— Ce motel, le summum de l'insalubre !

— Au moins, il y avait une télé, se plaignit Waylay depuis ma chambre vide.

— Waylay ! Qu'est-ce que tu fiches ? demanda sa tante.

— Je fouine, répondit la jeune fille en apparaissant sur le pas de la porte, les mains dans les poches. R.A.S.

Des coups retentirent dans le couloir.

— Ouvre, salopard ! grondait Knox.

Naomi leva les yeux au ciel.

— Je m'excuse pour ma famille. Apparemment, ils ont tous été élevés par des loups.

— Le manque de civilisation a son charme, remarquai-je.

Je me rendis compte que je tenais toujours la plante, alors je la posai sur une des cagettes vides sous la fenêtre. Elle avait des feuilles vertes brillantes.

— C'est du muguet. Il ne fleurira qu'au printemps, mais ça symbolise le bonheur, expliqua Naomi.

Évidemment. Naomi était la plus attentionnée des personnes que je connaissais.

— L'autre raison pour laquelle on débarque sans prévenir, c'est pour t'inviter à dîner dimanche soir, continua-t-elle.

— On va faire un barbecue, mais il y aura sûrement une centaine de légumes, avertit Waylay en se dirigeant vers la fenêtre pour regarder dans la rue.

Un dîner en moins à commander et l'opportunité de voir Knox domestiqué ? Je n'allais pas refuser l'invitation.

— Avec plaisir ! Qu'est-ce que j'apporte ?

— Toi, ça suffira. Honnêtement, entre mes parents, Stef et nous, il y aura déjà largement à manger.

— Et l'alcool ? proposai-je.

— On ne refuse jamais, concéda Naomi.

— Et une bouteille de Fanta, demanda Waylay.

Ce qui lui valut un regard noir de Naomi.

— S'il te plaît ! supplia la fillette.

— Si tu veux toute une bouteille de cette boisson qui tue les dents, tu as intérêt à manger la salade avec ta pizza ce midi *et* les brocolis ce soir, insista Naomi.

Waylay prit un air exaspéré.

— Tante Naomi est obsédée par les légumes, me souffla-t-elle.

— Crois-moi, il y a pire comme obsession, répliquai-je.

Elle posa les yeux sur mon carton et je regrettai de ne pas avoir refermé le couvercle quand ses doigts rapides tirèrent un dossier.

— Bien essayé, Madame l'enquêtrice, dis-je en le lui retirant des mains.

— Waylay ! s'indigna Naomi. Lina travaille dans les assurances. C'est probablement confidentiel.

Si elle savait.

Je replaçai le couvercle sur la boîte.

À côté, Knox tapait toujours sur la porte.

— Nash ? T'es là ?

Apparemment, je n'étais pas la seule à fuir la famille.

— Viens, Waylay, avant que Knox ne fasse s'effondrer tout l'immeuble.

Naomi tendit la main vers Waylay. La jeune fille glissa le bras dans celui de sa tante, acceptant son affection.

— Merci pour la plante... et le lit... et cet endroit.

— Je suis très heureuse que tu restes un peu plus longtemps, lâcha Naomi alors qu'on se dirigeait toutes vers la porte.

Elle était bien la seule.

Knox cherchait une clé sur son trousseau.

— Je crois pas qu'il soit chez lui, dis-je rapidement.

Je doutais que Nash voulait voir son frère débarquer dans son appartement.

— On m'a dit qu'il avait quitté le travail pour venir ici, dit Knox en levant la tête.

— Techniquement, on a entendu qu'il avait quitté le commissariat pour aller chez le kiné, mais Neecey de Dino l'a vu passer, précisa Naomi.

Dans les petites villes, les rumeurs voyageaient plus vite que la lumière.

— Il a dû faire un saut et repartir. J'ai fait un boucan pas possible en emménageant et je l'ai pas vu.

Knox rangea ses clés.

— Si tu le vois, dis-lui que je le cherche.

— Moi aussi, lança Naomi. J'ai essayé de l'appeler pour l'inviter dimanche, mais je suis tombée sur son répondeur.

— Dis-lui aussi que je le cherche, ajouta Waylay.

— Pourquoi tu le cherches, toi ? demanda Knox. Elle haussa les épaules.

— Je sais pas. Pour pas faire comme tout le monde.

Knox lui ébouriffa les cheveux.

— Mais... C'est pour ça que j'utilise du gel ! se lamenta Waylay, mais je vis le sourire se dessiner sur ses lèvres quand Knox lui embrassa le front.

Naomi et Waylay avaient réalisé l'impossible et transformé mon ancien petit ami en cœur tendre. Et j'assistais au spectacle au premier rang.

— Le lit arrive à quinze heures, cet après-midi. Et le dîner est à dix-huit heures, dimanche, conclut Knox.

— Mais tu peux venir plus tôt. Surtout si tu apportes du vin, ajouta Naomi avec un clin d'œil.

— Et du Fanta.

— À dimanche.

Ils se dirigèrent vers l'escalier, Knox au milieu, ses bras autour des épaules des deux femmes.

— Merci encore de m'héberger !

Knox leva une main.

Je les regardai partir et fermai ma porte. La plante verte attira mon attention. Un détail solitaire dans un endroit impersonnel.

Je n'avais jamais eu de plante. Pas de plante, pas d'animaux domestiques, rien qui ne pût survivre des jours et des semaines sans moi.

J'espérais ne pas la tuer avant d'en avoir fini avec cette ville. En soupirant, je m'emparai du dossier que Waylay avait pris.

Le visage de Duncan Hugo apparut devant mes yeux.

— Tu ne pourras pas te cacher pour toujours, dis-je à la photo.

J'entendis Nash ouvrir sa porte et la refermer doucement.

Un mort dans un fossé

Nash

Le soleil s'élevait au-dessus de la cime des arbres, transformant les pointes gelées de l'herbe en diamants scintillants. Alors que je garais mon SUV sur le bord de la route, j'ignorai les battements irréguliers de mon cœur, la moiteur de mes paumes et l'étau sur ma poitrine.

La plupart des habitants de Knockemout étaient encore au lit. Dans l'ensemble, nous étions plus une ville de couche-tard alcoolisés que de lève-tôt. Ce qui voulait dire que j'avais peu de risque de croiser quelqu'un.

Je n'avais pas besoin que toute la ville raconte que non seulement je m'étais fait tirer dessus, mais qu'ensuite, j'avais perdu la tête à tenter de me rafraîchir la mémoire en retournant sur les lieux.

Knox et Lucian s'en mêleraient et colleraient leurs nez là où ils n'avaient pas leur place. Naomi m'enverrait des regards compatissants tandis que ses parents me gâteraient avec des bons petits plats et des lessives. Liza J ferait comme si de rien n'était, ce qui, en tant que Morgan, était la seule réaction qui ne m'embarrassait pas. Et au bout du compte,

on me forcerait à prendre un congé maladie. Et qu'est-ce qu'il me resterait alors ?

Au moins, avec mon boulot, j'avais une raison de me bouger. Une raison de me lever de mon lit – ou de mon canapé – tous les matins. Pour me rendre utile.

Je coupai le moteur et pris la clé dans mon poing avant d'ouvrir la portière et de piétiner le gravier.

La matinée était claire et dégagée, contrairement à cette nuit noire chargée d'humidité. Ce détail, au moins, je m'en souvenais.

L'angoisse me tenaillait.

Je tentai de respirer pour me calmer. Inspire en quatre, retiens en sept, expire en huit.

J'étais inquiet. Et si je ne me rappelais jamais ? Et si je me rappelais ? Qu'est-ce qui serait pire ?

De l'autre côté de la rue poussaient les mauvaises herbes d'un terrain vague.

Je me concentrai sur le métal de ma clé qui s'enfonçait dans ma paume, sur le crissement du gravier sous mes bottes. J'avançai lentement vers la voiture qui n'était pas là. La voiture dont je ne me souvenais pas.

L'étau autour de ma poitrine se resserra douloureusement. Je me figeai. Peut-être que mon cerveau ne se souvenait pas, mais quelque chose en moi revivait la scène.

— Respire, crétin, me tançai-je.

Quatre. Sept. Huit.

Quatre. Sept. Huit.

Mes pieds finirent par obéir et je me remis en marche.

Je m'étais approché de la berline noire à quatre portes. J'étais incapable de m'en souvenir, mais j'avais regardé les images de la caméra surveillance un millier de fois, pour qu'elles réveillent

ma mémoire. À chaque fois, c'était comme si je regardais quelqu'un d'autre avancer vers une mort assurée.

Neuf pas depuis ma portière jusqu'à l'aile arrière de la voiture.

J'avais touché avec mon pouce le feu arrière. Après huit ans de service, c'était un rituel incontournable, comme si mon empreinte allait identifier cette berline une fois qu'on la retrouverait.

De la sueur froide m'inondait le dos.

Pourquoi ne parvenais-je pas à me souvenir ?

Y arriverais-je un jour ?

Serais-je capable de reconnaître Hugo s'il venait finir le travail ?

Le verrais-je venir ?

Aurais-je l'énergie de l'arrêter ?

— Personne n'aime les pleurnichards pitoyables, grommelai-je.

La respiration tremblante, je fis trois pas de plus, et j'arrivai au niveau de la portière conducteur. Il y avait eu du sang ici. La première fois que j'étais venu, je n'avais pas réussi à sortir de ma voiture. J'étais resté derrière le volant à fixer des yeux le gravier taché de rouille.

Il était parti désormais, effacé par la nature. Mais je pouvais encore me le représenter.

Et dans mes oreilles, j'entendais encore l'écho des sons. Quelque chose entre un grésillement et un froissement. Ça hantait mes rêves, j'ignorais ce dont il s'agissait, mais ça me paraissait à la fois important et urgent.

— Putain, grommelai-je.

Je me frottai entre les sourcils.

J'avais sorti mon arme trop tard. Je ne me souvenais pas de la morsure des balles dans ma chair. Deux tirs rapides, la chute au sol. Ni que Duncan

Hugo était sorti de la voiture pour me dominer de toute sa hauteur. Je ne me souvenais pas de ce qu'il m'avait dit quand il avait posé le pied sur le poignet de ma main qui tenait mon pistolet. Je ne me souvenais pas qu'il avait visé ma tête pour tirer une dernière fois. Je ne me souvenais pas de ce qu'il avait dit.

Tout ce que je sais c'est que j'aurais dû mourir.

Si des phares n'étaient pas apparus sur la route.

De la chance. C'est tout ce qui s'était interposé entre moi et cette dernière balle.

Hugo avait déguerpi. Vingt secondes plus tard, une infirmière en retard pour son service aux urgences m'avait vu et s'était aussitôt mise au travail. Pas d'hésitation, pas de panique, un professionnalisme exemplaire. Six minutes avant qu'arrive l'ambulance. Des hommes et des femmes que j'avais connus toute ma vie, qui avaient suivi la procédure et effectué leur travail à la perfection. Ils n'avaient pas oublié leur formation. Ils n'avaient pas perdu leurs moyens ni réagi trop tard.

Et pendant tout ce temps, je gisais sur le bord de la route.

Je ne me souvenais pas de l'infirmière qui avait utilisé ma propre radio pour appeler des secours tout en gardant la pression sur mes blessures. Je ne me souvenais pas de Grave penché sur moi tandis qu'un ambulancier coupait ma chemise. Je ne me souvenais pas avoir été mis sur une civière et emmené à l'hôpital.

Une partie de moi était morte à cet endroit même.

Le reste aurait sans doute dû la suivre.

Je frappai dans un caillou que je ratai et frottai mon pied contre la chaussée.

— Aïe, putain ! ronchonnai-je.

Tout cet autoapitoiement commençait à me taper sur le système, mais je ne savais pas comment en sortir. Si même j'en étais capable.

Je n'avais rien fait pour me sauver la vie ce soir-là.

Je n'avais pas arrêté le méchant. Je ne l'avais même pas blessé.

Ce n'était que par un coup de chance que j'étais encore en vie. Un coup de chance que le neveu de l'infirmière, atteint d'autisme, ait eu un coup de mou avant d'aller au lit, alors qu'elle aurait déjà dû quitter la maison. Un coup de chance qu'elle ait aidé sa sœur à le calmer.

Je fermai les yeux et inspirai, luttant contre la tension qui montait. Un frisson me secoua alors que la brise du matin séchait la sueur froide dans mon dos.

— Ressaisis-toi, pense à autre chose. Tout ce qui pourrait t'aider à arrêter de te détester.

Lina.

Je n'arrivais pas à croire où m'avait entraîné mon esprit. Mais elle était bien là. Sur le palier, devant mon appartement, les yeux pétillants. Penchée sur moi dans l'entrepôt sale, ses lèvres dessinant un rictus amusé, entre séduction et assurance. Je fermai les yeux pour conserver l'image. Sa stature athlétique mise en avant par des habits moulants, cette peau bronzée et lisse, ces yeux marron qui ne rataient rien...

Je sentais l'odeur fraîche de sa lessive et me concentrais sur ses lèvres roses comme si rien d'autre ne pouvait m'ancrer dans ce monde.

De nouveau, je sentis les braises qu'elle avait allumées la veille dans mon ventre.

Un bruit sur ma droite me sortit de mon rêve étrange au bord de la route.

Ma main descendit sur la crosse de mon pistolet.

Un cri, ou peut-être un gémissement. Les nerfs et l'adrénaline me firent tendre l'oreille. Était-ce une hallucination ? Un souvenir ? Un écureuil enragé venu me mordre le visage ?

— Y a quelqu'un ? appelai-je.

Pas de réponse.

En face de la route, une pente menait jusqu'à un fossé d'écoulement. Derrière, il y avait des ronces, des mauvaises herbes, et enfin des sumacs qui formaient un bosquet. De l'autre côté, c'était la ferme d'Hessler, qui faisait tous les ans de bonnes affaires avec ses récoltes de maïs et son carré de citrouilles.

Je tendis encore l'oreille, m'efforçant de ralentir les battements de mon cœur et de calmer ma respiration.

Mes instincts étaient aiguisés, du moins je l'espérais. Enfant d'alcoolique toxicomane, j'avais appris à repérer le moindre signe de changement d'humeur, d'explosion imminente. Ma formation d'officier de police se basait sur cette capacité à lire les gens et les situations.

Mais c'était avant. À présent, mes sens étaient brouillés, mon instinct étouffé par la panique qui remontait à la surface. Par le froissement que j'entendais constamment en bruit de fond.

— Les écureuils enragés, vous feriez mieux de passer votre chemin, lançai-je vers la campagne vide.

Et soudain je l'entendis clairement. Le cliquetis à peine audible du métal contre le métal.

Ce n'était pas un écureuil.

Mon pistolet à la main, je descendis la pente. L'herbe gelée crissait sous mes pieds. Chacune de mes expirations s'imprimait dans l'air froid, mon cœur tambourinait dans mes oreilles.

— Police de Knockemout, annonçai-je, mon arme pointée en avant.

Un vent glacé agitait les feuilles, faisant siffler le bosquet. J'étais seul ici. Un fantôme.

Me sentant bête, je rangeai mon arme.

Je m'essuyai le front trempé de sueur.

— C'est ridicule.

Je voulais retourner à ma voiture et me sauver. Je voulais faire comme si cet endroit n'existait pas. Comme si *je* n'existais pas.

— OK, l'écureuil, t'as gagné, grommelai-je.

Mais je ne partis pas. Il n'y avait plus un bruit et pas de queue d'écureuil enragé dans mon champ de vision. Juste un stop invisible qui m'empêchait de bouger.

Je plaçai deux doigts dans ma bouche et sifflai.

Cette fois, je ne me trompais pas : la plainte retentit de nouveau, et ensuite le cliquetis métallique. Mes instincts n'étaient peut-être pas complètement morts et enterrés.

Je sifflai de nouveau et suivis le bruit jusqu'au tuyau d'écoulement. Je me tapis et trouvai à l'intérieur un chien crasseux et trempé couché sur un lit de feuilles et de débris. Il était plutôt petit et avait dû être blanc avant, mais désormais sa fourrure bouclée était recouverte de boue.

Une vague de soulagement me traversa. Je n'étais pas fou. Et ce n'était pas un écureuil enragé.

— Salut, bonhomme. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Le chien pencha la tête et sa queue tapa contre le sol.

— Je vais allumer ma torche pour te voir mieux, OK ?

Avec des gestes lents et prudents, je sortis la lampe de ma ceinture et dirigeai le rayon vers l'animal.

Il frissonna.

— Tu t'es coincé là, on dirait.

Une chaîne rouillée s'enroulait autour d'une branche noueuse.

Le chien lâcha un autre gémissement et leva la patte avant.

— Je vais juste te prendre dans les bras très doucement, OK ? Tu peux ramper vers moi si tu veux. Je suis un gars sympa, promis.

Je m'allongeai sur le ventre et passai les épaules dans la bouche du tuyau. Ma position était particulièrement inconfortable et j'étais maintenant pratiquement dans le noir.

Le chien gémit et recula légèrement.

— Je comprends. Moi non plus, j'aime pas trop les lieux clos et exigus. Mais tu dois être courageux et venir par ici.

Je tapotai le métal boueux.

— Allez, viens ici, mon gars.

Il s'était levé sur ses quatre pattes, enfin trois, parce que sa patte avant était toujours en l'air.

— C'est un bon chien. Viens par ici et je te paie un hamburger.

Ses longues griffes claquèrent sur le métal alors qu'il bougeait sur place, mais n'avancait toujours pas.

— Et des nuggets de poulet ? Je t'en offre toute une boîte.

Sa tête se pencha de l'autre côté, cette fois.

— Écoute, mec, j'ai vraiment pas envie d'aller en ville chercher un crochet et te fiché la trouille de ta vie. Ce serait plus facile que tu avances jusqu'à moi.

Le boule de poils ébouriffée me regarda, perplexe, avant de faire un pas hésitant.

— Bon chien.

— Nash !

J'entendis mon nom une seconde à peine avant que quelque chose de chaud et solide touche mon torse. L'impact me fit sursauter et je me cognai la tête contre le tuyau.

— Oh ! Merde !

Terrorisé, le chien était retourné se blottir dans son nid de saleté.

Je sortis laborieusement du conduit. D'instinct, je saisis l'intrus et avec tout mon poids, le collai à terre.

La collai à terre.

Lina était chaude et douce sous moi. Elle écarquillait les yeux de surprise, ses mains agrippant fermement ma chemise. Elle était en nage.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? demandai-je en lui retirant un des écouteurs qu'elle avait dans les oreilles.

— Moi ? C'est plutôt à moi de te demander ce que tu fais allongé au bord de la route, non ?

Elle se débattit sous moi, mais malgré les kilos que j'avais perdus, elle ne put se dégager.

Et à cet instant, je pris conscience de notre position. Nos poitrines se touchaient, nos ventres, pareil. Mon sexe était situé entre ses longues jambes. Je sentais la chaleur de son intimité comme un four.

Mon corps réagit aussitôt.

J'étais à la fois soulagé et horrifié. Horrifié pour des raisons évidentes et légales, mais le fait que tout fonctionnait encore chez moi était une bonne nouvelle, étant donné que je n'avais plus pratiqué depuis la fusillade. Tant de choses chez moi étaient cassées, j'aurais été désolé d'ajouter ça à la liste.

Lina haletait sous moi et je voyais son poulx affolé dans son cou gracieux. Mon érection s'intensifia. Je priai pour qu'elle ne la sente pas.

— Je te croyais mort sur le bord de la route.

— Ça m'arrive souvent, dis-je les dents serrés.

Elle me frappa le buste.

— Très drôle, abruti.

Ses hanches remuèrent légèrement. Mon sexe le remarqua aussitôt et malgré tout mon professionnalisme, je ne pus empêcher mon cerveau d'imaginer ce que j'aimerais faire avec elle.

Je voulais m'enfoncer en elle, utiliser son énergie pour retrouver le goût de vivre. Je voulais voir ses lèvres s'écarter, ses yeux se fermer alors que je la ferais vibrer. Je voulais la sentir se resserrer autour de mon sexe, l'entendre murmurer mon nom de sa voix rauque et sexy.

Je voulais être en elle, si profondément qu'une fois qu'elle se lâcherait, elle me prendrait avec elle et m'envelopperait dans sa chaleur.

C'était plus qu'une attraction passagère. Ce que je ressentais frôlait le besoin dévorant.

Les images qui me venaient risquaient de me mettre dans une situation encore plus embarrassante. Je repris le contrôle de moi-même.

— Putain, grommelai-je.

— Tu confonds.

Mes yeux s'ouvrirent et je me concentrai sur elle. Dans ses deux perles marrons, je lus de l'amusement et autre chose aussi, quelque chose de dangereux.

— Je plaisante, beau gosse, c'est tout.

Elle remua encore sous moi et ma mâchoire se serra. Mes poumons brûlaient, me rappelant de respirer. Maintenant, ma transpiration n'était plus glacée.

— Ton pistolet me fait mal.

— Ce n'est pas mon pistolet, dis-je, gêné.

— Je sais, dit-elle avec un petit sourire coquin.

— Alors arrête de bouger.

Je dus prendre encore trente secondes pour me dégager. Je parvins à me relever et lui tendis la main pour qu'elle en fasse autant. Je tirai plus fort que nécessaire et elle atterrit sur ma poitrine.

— Waouh, costaud !

— Désolé, dis-je en posant mes mains sur ses épaules avant de reculer.

— T'excuse pas. Ce serait nécessaire en revanche si tu n'avais rien ressenti, allongé sur moi.

Apparemment, elle était sortie faire un jogging. Elle portait un legging et un petit haut à manches longues, tous les deux ultra-moulants. Sa brassière de sport était turquoise et ses tennis orange vif. Elle avait son portable fixé sur un bras et un spray anti-agression à la ceinture.

La tête penchée, elle me reluqua à son tour. Son regard sur moi me fit l'effet d'une caresse. Bonne nouvelle pour le vide que j'avais à l'intérieur, mauvaise nouvelle pour l'érection que j'essayais de contrôler.

On resta comme ça, plus proches que nécessaire, pendant un long moment.

Les braises dans mon ventre étaient de retour, me réchauffant de l'intérieur. Je voulais la toucher encore. J'en avais besoin. Mais au moment où je levai la main, une sirène stridente retentit.

Lina fit un bond en arrière et posa une main sur son poignet.

— C'était quoi ? demandai-je.

— Rien, juste... une alarme, dit-elle en trafiquant sa montre.

Elle mentait, j'en étais sûr. Mais avant que je puisse l'interroger, un gémissement retentit depuis le tuyau.

— Et ça c'était quoi ? demanda Lina.

— Un chien. Enfin je crois.

— C'est ce que tu faisais ? me demanda-t-elle en regardant dans le tuyau.

— Non. Je me faufile dans des conduits deux trois fois par semaine. C'est pour le boulot.

— Très drôle, beau gosse, lança Lina par-dessus son épaule en se mettant à quatre pattes devant le conduit.

Je tentai de ne pas me concentrer sur sa position. Je n'avais vraiment pas besoin de ça.

— Tu vas te salir, l'avertis-je en levant la tête vers le ciel bleu pour ne pas la contempler.

— C'est à ça que servent les lessives et le shopping, dit-elle en enfonçant sa tête dans l'ouverture.

Je baissai les yeux vers la bosse sur mon pantalon.

— Hello mon cœur, et si tu sortais de là pour que je te console ?

C'est au chien qu'elle parlait, je le savais. Mais son ton et sa proposition me firent réagir de nouveau.

— Laisse-moi faire, proposai-je en direction de son derrière.

— Oh le bon toutou, cajola Lina avant de ressortir.

Elle avait des taches de boue sur les joues et les manches.

— T'as quelque chose à manger dans ta voiture, beau gosse ?

Pourquoi n'y avais-je pas pensé ?

— Oui, du bœuf séché dans la boîte à gants.

— Tu veux bien partager avec notre nouvel ami ? Je pourrais l'attirer avec quelque chose de tentant.

Avec moi, elle n'avait pas besoin d'artifice pour m'attirer. J'aurais rampé sur un sol gelé pour la voir de plus près.

Je retournai dans mon SUV, suppliant le sang de quitter mon sexe. Je trouvai le bœuf et sortis encore quelques accessoires de première nécessité, comme

une laisse, une balle pour chien et une bouteille d'eau.

Quand je revins, Lina s'était enfoncée plus profondément dans le tuyau, allongée sur le ventre, visible seulement à partir de la taille. Je m'accroupis à côté d'elle et jetai un regard à l'intérieur. La petite boule de poils s'était rapprochée et était assez près pour lécher ou mordre sa sauveteuse.

— Attention, l'avertis-je.

L'image d'écureuils enragés traversa mon champ de vision.

— Ce gentil bébé ne va pas m'attaquer. Mon tee-shirt sera à mettre à la poubelle quand je l'aurais tiré de là, mais ça en vaudra la peine. N'est-ce pas mon beau toutou ?

Une boule d'angoisse se forma dans mon ventre. Tout, en ce moment, me déclenchait des crises d'anxiété.

— Lina, je suis sérieux, c'est le travail de la police. Je m'en occupe, dis-je sur un ton ferme.

— C'est un chien errant, quel est le rapport avec la police ? résonna sa voix dans le métal.

— Je ne veux pas que tu te blesses.

— Je ne vais pas me blesser, et si c'est le cas, ce sera mon choix. On prend tous ses responsabilités. Et tes épaules de superman ne peuvent pas passer dans ce conduit.

J'aurais dû appeler le comité de protection des animaux du comté, Deke se serait faufilé sans problème.

Je ne voyais pas clairement à l'intérieur, mais le chien me semblait s'être rapproché pour renifler la main tendue de Lina.

— Donne-moi le bœuf, Nash, demanda Lina en me présentant sa deuxième main.

J'avais vraiment du mal à ne pas voir comment son leggings lui moulait si parfaitement les fesses et les jambes, mais je parvins tout de même à ouvrir le sachet.

Lina le prit et en donna au chien.

— Mais oui, bon chien.

La petite boule de poils sale s'avança.

Les petits chiens aussi mordent. Lina ne pourrait pas bloquer une attaque. Et ensuite, il faudrait se soucier d'une éventuelle infection ou d'une chirurgie faciale ? Tout ça à cause de moi.

Lina continuait à faire des bruits de bisous et le chien avança encore. Mon cœur battait à tout rompre.

— Regarde ça, un peu de bœuf séché. C'est tout pour toi.

Elle agita un morceau de viande devant le chien.

Les mains sur les hanches de Lina, je me tenais prêt à la sortir de là.

— Non, le gentil monsieur me fait juste un câlin par-derrière. Il n'essaie pas de t'effrayer avec sa nervosité.

— Je suis pas nerveux, me défendis-je.

— Nash, si tes doigts s'enfoncent plus profondément dans ma chair, je vais avoir des bleus.

J'avais en effet les phalanges blanches à force d'appuyer. Je relâchai un peu mon emprise.

— C'est un bon chienchien !

Je me penchai pour voir ce qui se passait, mais j'étais gêné par mon épaule blessée et ma vue était bloquée par la courbe de ses fesses.

— J'ai notre toutou dans les bras, seulement, il y a un problème.

— Quoi ?

— Je ne peux pas sortir et la garder dans les bras en même temps, tu vas devoir me tirer.

Je baissai de nouveau les yeux vers ses fesses. Il allait falloir que je note l'incident de façon très factuelle ou Grave allait se moquer de moi pendant des heures.

— Allons, chef, je ne mords pas. Sors-moi de cet endroit de malheur avant que je pense à la rage et à des puces.

J'avais deux options. Je pouvais soit reculer et la prendre par les pieds, soit la tirer par les hanches.

— Pour info, je choisis la solution qui te fera le moins mal au dos.

— Arrête de disserter et tire !

— D'accord. Mais tu m'arrêtes si ça devient désagréable ou que le chien s'énerve.

— Bon sang, Nash, je te donne mon consentement pour me sortir de ce conduit en me tirant par les fesses. Sors-moi de là, déjà !

Et dire qu'un simple exercice de mémoire m'avait amené ici ! Je l'attrapai par les hanches en la chevauchant et levai ses fesses vers mon entrejambe. Avec peine, je me retins de grogner et extirpai enfin son torse.

— Tout va bien ? demandai-je, les dents serrées.

— Parfait. C'est un petit bijou. Elle sent comme un sac d'engrais, mais elle est gentille.

Je la retenais toujours fermement par les hanches.

— Comment tu sais que c'est une femelle ?

— Elle a un collier rose sous toute cette saleté.

J'entendis un moteur... Pourvu que ce ne soit pas une voiture qui arrive.

— Si quelqu'un passe maintenant... grommelai-je.

— Allons, beau gosse, montre-moi ce que t'as dans les biceps, m'encouragea Lina.

La chienne aboya gaiement comme si elle était d'accord.

Je reculai sur les genoux et tirai encore une fois sur ses hanches. De nouveau ses courbes parfaites atterrirent exactement au bon endroit. Mais cette fois, sa tête, ses bras et la chienne émergèrent du conduit. Elle était sur les coudes et les genoux, ses fesses toujours contre mon sexe. Mon cœur tambourina encore plus vite et cette fois ce n'était plus l'angoisse, le sentiment qui dominait en moi.

Une Porsche SUV s'arrêta derrière ma voiture.

— Besoin d'aide, chef ? demanda Stef, le meilleur ami de Naomi, un grand sourire aux lèvres.

Je baissai les yeux vers Lina, qui me regardait par-dessus son épaule. De là où il était, on pouvait croire que je lui faisais une levrette sur le bord de la route.

— On a la situation bien en main, Stef, répondit-elle.

Il nous adressa un petit salut et un rictus coquin.

— Bon, moi, je m'en vais dire à tout le monde comment le chef Morgan commence son samedi matin.

— Je vais t'arrêter pour diffamation ! l'avertis-je.

— J'attends de voir ça, chef.

Il m'adressa un clin d'œil et partit en direction de la ville.

— Nash ?

— Quoi ?

— Tu penses que tu pourrais te lever maintenant ? Je commence à avoir des idées qui pourraient faire rougir notre amie ici présente.

En lâchant un juron, je la lâchai aussitôt et passai la laisse autour du cou maigrelet de la chienne. Elle portait en effet un collier rose sans étiquette. La chienne et son collier semblaient avoir fait une course de plusieurs kilomètres dans la boue.

Je ne savais pas si je devais relever la femme ou la chienne et conclus que c'était plus tranquille de prendre la chienne. Elle grelotta dans mes bras et sa queue frappa nerveusement contre mon ventre. Lina se leva toute seule.

— Félicitations au jeune papa, c'est une fille, lança Lina.

Elle sortit son portable de sa manche et me prit en photo.

— Arrête, ordonnai-je, ronchon.

— Ne t'en fais pas, je la coupe au niveau de la taille, comme ça personne ne verra comment t'es équipé, taquina-t-elle en venant à côté de moi pour prendre un selfie de nous trois.

Je grimaçai. Ça la fit rire.

La chienne monta plus haut dans mes bras, toujours aussi frigorifiée.

— Lina, je te jure...

Elle posa une main sur ma poitrine et le tumulte à l'intérieur se calma.

— Du calme Nash, détends-toi.

Sa voix était douce, comme si elle parlait encore à la pauvre chienne.

— Je te taquine. Tu vas bien, je vais bien, tout va bien.

— C'est indécent. J'ai été indécent, insistai-je.

— T'es décidé à te flageller, c'est ça ?

La chienne enfouit sa tête sous mon cou comme pour chercher à être protégée.

— Qu'est-ce que tu penses de ça ? demanda Lina en la caressant. J'arrête de te taquiner – pour l'instant. Si tu reconnais qu'il y a pire que de me faire me sentir attirante, même quand je suis en nage et couverte de boue. Ça marche ?

C'est le moment que choisit la chienne pour me lécher le visage de la mâchoire jusqu'à l'œil.

— J'ai l'impression qu'elle t'aime bien.

— Elle sent vraiment très mauvais, me plaignis-je.

Mais les yeux de l'animal croisèrent mon regard et j'éprouvai de la sympathie. Pas comme les braises qui me dévoraient chaque fois que je touchais Lina, mais tout de même quelque chose de tendre et d'un peu triste.

— Quel est le plan, chef ? demanda Lina.

— Un plan ? répétai-je en plongeant mon regard dans les yeux reconnaissants de la petite bête.

Vraiment dégoûtant

Lina

Notre petit toutou nourri, abreuvé et enveloppé dans un tee-shirt propre, je montai sur le siège passager du chef de la police de Knockemout avec son sweat sur le dos. Pas vraiment comme ça que j’imaginai ma matinée. Je m’étais dit qu’un petit jogging me rafraîchirait les idées, pas que j’allais finir en position compromettante sur le bord de la route avec Nash Morgan.

L’homme au sang-froid impressionnant referma ma portière et fit le tour de sa voiture pour s’installer derrière le volant. Il se figea pendant un moment. Les yeux rivés à travers le pare-brise, il transpirait la fatigue et la tension.

— C’est ici que c’est arrivé ? demandai-je.

J’avais lu des articles de presse et des rapports sur le guet-apens.

— De quoi tu parles ? répliqua-t-il, l’air de rien.

— Oh, tu veux la jouer comme ça ? OK. Tu es venu à l’endroit où tu t’es fait tirer dessus et tu as utilisé ta vision à rayons X pour savoir qu’il y avait un chien dans un fossé d’évacuation.

— Non, dit-il en démarrant. C’était ma super ouïe, pas ma vision à rayons X.

Je me mordis la lèvre, mais ne lâchai pas l'affaire.

— C'est vrai que tu as tout oublié ?

Il grommela et s'engagea sur la route, opérant un demi-tour pour retourner en ville.

Très bien.

* * *

Nash se gara à côté de ma Charger rouge cerise, derrière notre immeuble. Le parking du Honky Tonk, le bar à motards bouseux, était vide, à l'exception de quelques véhicules laissés là par des conducteurs responsables.

On contempla la petite chienne recroquevillée dans mes bras et Nash leva les yeux vers moi. Ses yeux bleu jean étaient troublés et je ressentis le désir très féminin et exaspérant de les reconforter.

— Merci pour le coup de main, dit-il enfin.

— Quand tu veux. J'espère que tu n'étais pas choqué, taquinai-je.

Il détourna le regard et frotta son pouce entre ses sourcils. Un geste qui indiquait chez lui sa nervosité.

— Ne recommence pas à t'excuser, le mis-je en garde.

Un rictus se dessinait sur ses lèvres.

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

— Et pourquoi pas, « allons donner un bain à cette petite boule de poils » ? suggèrai-je avant d'ouvrir la portière.

Il sortit à son tour.

— Tu n'as pas à t'embarrasser avec ça, je peux me débrouiller.

— Je me suis investie. Et de toute façon, je suis déjà dans un état pas possible. Si je me rappelle bien mon enfance, quatre mains valent mieux que deux pour laver un chien.

Je me dirigeai vers la porte de l'escalier de service et souris en l'entendant jurer derrière moi.

Il me rattrapa, passant un peu trop près de moi, et m'ouvrit la porte pour que j'entre. La chienne avait sorti la tête du tee-shirt et sa queue remuait sur mon ventre.

Je montai les marches plus lentement qu'à l'ordinaire, à cause de mon petit paquet dans les bras et de l'homme à mes côtés.

— Ça te dérange si on la lave chez toi ? demandai-je.

Je ne voulais surtout pas que Nash mette les yeux sur mon carton de dossiers sur la table.

— Pas de problème, répondit-il après un moment.

On arriva sur le palier et son épaule frotta la mienne quand il chercha ses clés. J'éprouvai de nouveau ce courant électrique chaque fois qu'on se touchait. Je n'aurais pas dû sentir ça, je n'aimais pas ce genre de contact physique. Mais avec Nash... c'était différent.

Il ouvrit la porte et recula pour me laisser passer en premier.

Son appartement était le jumeau du mien avec notre chambre et notre salle de bains qui partageaient un mur. Mais alors que le mien était dans son état d'origine, celui de Nash avait été entièrement rénové. Et il était particulièrement encombré.

Rien en lui n'aurait pu me faire penser qu'il était bordélique, mais l'évidence me sautait aux yeux.

Les rideaux étaient tirés sur les fenêtres, ce qui bloquait la lumière et la vue de dehors. Sur la table basse s'empilaient un tas de linge partiellement plié, comme s'il avait renoncé à les ranger et se contentait de prendre les habits propres sortant directement de la machine. Le sol était jonché de vêtements sales, de bandes élastiques, sûrement pour ses séances

de kiné, et de cartes de bon rétablissement. Sur le canapé s'étalait une couverture à côté d'un oreiller.

La cuisine refaite à neuf était ouverte sur le séjour, ce qui me donna une bonne vue sur la vaisselle qui s'accumulait dans l'évier, les vieilles boîtes de nourriture à emporter et au moins quatre bouquets de fleurs mortes. Sa table, comme la mienne, était recouverte de dossiers et de courrier pas encore ouvert.

L'endroit sentait le renfermé, comme s'il n'avait pas été aéré depuis un moment. Comme s'il n'y avait pas de vie à l'intérieur.

— Ce... n'est pas aussi... dans cet état, en général. J'ai été bien occupé récemment, se justifia-t-il, embarrassé.

Ses blessures ne s'arrêtaient pas à la surface, elles l'avaient atteint en profondeur, j'en étais désormais convaincue.

— Salle de bains ? lançai-je.

— Par ici, désigna-t-il, l'air penaud.

Ici, rien à voir avec le désastre du reste de l'appartement. On aurait dit une chambre d'hôtel vide. Les meubles – un lit, une commode et deux tables de chevet – étaient tous assortis. Au-dessus du lit parfaitement fait, une collection de couvertures d'albums country encadrées décorait le mur. Des flacons de médicaments étaient rangés sur l'un des chevets, tel un bataillon de petits soldats. Une fine couche de poussière les recouvrait.

Décidément, il dormait sur le canapé.

La salle de bains était typique d'un célibataire : quelques rares produits et absolument pas d'effort pour créer une ambiance. Le rideau de douche et les serviettes étaient marron, bon sang !

Ma baignoire sur pied était plus belle que la sienne, plus moderne. Une pile de linge sale s'accumulait sur le sol juste à côté du panier. S'il n'avait

pas été en prise avec ses démons intérieurs, son niveau de sex-appeal en aurait pris un sacré coup.

— On peut fermer la porte ? demandai-je.

Il semblait encore un peu étourdi. Quelque chose chez cet homme blessé me taraudait. Et la tentation de voir ce qui se cachait en lui était presque irrésistible.

— Nash, dis-je en lui tapotant le bras.

Il sursauta et secoua légèrement la tête.

— Oui, désolé. Quoi ?

— On peut fermer la porte ? Comme ça notre nouvelle petite amie odorante ne se sauvera pas.

— Bien sûr.

Il s'exécuta et se frotta de nouveau entre les sourcils.

— Désolé pour le bazar.

Il avait l'air si perdu que je dus résister à l'envie de l'embrasser pour le faire se sentir mieux.

— Le seul bazar qui me préoccupe, c'est celle-là.

Je posai la chienne et retirai le tee-shirt. Elle se mit aussitôt à renifler le carrelage au sol. La brave petite prenait ses repères.

Nash se mit en action comme un pantin de bois devenu vrai petit garçon. Il se pencha et tourna le robinet. La ville ne se trompait pas sur son joli postérieur, décidai-je en ôtant son sweat-shirt.

Je lui tendis le tee-shirt crasseux dans lequel on avait enveloppé la chienne.

— Tu peux le brûler direct.

Il regardait la chienne qui laissait des petites empreintes de pattes boueuses.

Je retirai mon petit haut pour l'ajouter au tas de linge sale.

Nash reluqua ma brassière de sport et dans un geste bien trop brusque se tourna pour vérifier la température de l'eau et ajuster le rideau de douche.

Délicate attention digne d'un gentleman.

Pas mon type d'homme, à l'évidence. Mais j'avoue que ça me plaisait de le voir si nerveux.

Évitant toujours de me regarder directement, il prit plusieurs serviettes sur une étagère. Il en posa deux par terre et en étala une troisième sur le lavabo.

— Tu seras mieux torse nu, beau gosse, conseillai-je.

Il inspecta son uniforme taché de boue et d'herbe. Avec une grimace, il se déboutonna et jeta sa chemise dans le panier. Ensuite, il ramassa tout le linge sale pour le mettre hors de ma vue.

Il portait un maillot de corps blanc qui marquait ses pectoraux. Un sparadrap coloré du genre de ceux que les athlètes utilisent pour panser leurs blessures apparaissait sous la manche gauche.

— Est-ce que tu peux aller chercher une carafe ou quelque chose du genre dans la cuisine ? Je n'ai pas envie d'utiliser la douchette, ça pourrait l'effrayer, suggéra-t-il.

— D'accord.

Je les laissai dans la salle de bains et commençai mon investigation.

Je fouillai rapidement dans ses placards et compris que toute la vaisselle qu'il possédait était soit dans l'évier, soit dans le lave-vaisselle qui débordait, et n'avait plus servi depuis longtemps, à en croire l'odeur. Je lançai un cycle avec du détergent et lavai à la main un grand gobelet de chez Dino.

En passant à côté de la table, avec une petite pointe de scrupule, je jetai un regard à ses dossiers.

C'était sur mon chemin, je n'y pouvais rien. Je n'avais même pas fait de détour. J'avais un travail à accomplir et ce n'était pas ma faute s'il les avait laissés à la vue de tous, me dis-je.

En trente secondes à peine, je repérai trois dossiers.

HUGO, DUNCAN.

WITT, TINA.

217.

217 était un nom de code de la police pour agression avec tentative d'homicide. Ce devait sûrement être le dossier concernant la fusillade. J'écoutai ma curiosité, même si je n'avais pas beaucoup de temps devant moi. Il fallait que j'aille par ordre de priorité. Après avoir jeté un coup d'œil dans la direction de la salle de bains, je soulevai d'un doigt la couverture du dossier d'Hugo. Je remarquai alors que, comme la table de chevet, il était recouvert d'une fine couche de poussière.

J'eus à peine le temps de voir la première page, une photo peu flatteuse qui datait de quelques années, quand je l'entendis m'appeler.

— Tu as trouvé quelque chose ?

En sursautant, je refermai la chemise, prise la main dans le sac. Mais je me rappelai qu'il était bloqué avec la chienne.

Soulagée, je reculai.

— J'arrive.

Quand je retournai dans la salle de bains, mon cœur s'arrêta de battre. Il avait retiré son maillot de corps, qui gisait désormais, trempé, à côté de la baignoire. Et il avait un grand sourire sur les lèvres.

Entre son torse musclé et son visage rayonnant, je me figeai sur place, appréciant ce que je voyais.

— Si tu n'arrêtes pas d'envoyer de l'eau partout, tu vas inonder le salon de coiffure, avertit Nash en direction de la chienne, qui courait dans tous les sens dans la baignoire.

Il l'arrosait avec la main et elle glapissait, ravie.

Je ris. Les deux s'interrompirent pour me regarder.

— Je me suis dépêché de la mettre dans la baignoire pour qu'elle ne se transforme pas en gremlin, plaisanta Nash.

La poussière s'accumulait peut-être sur la vie de cet homme, mais son héroïsme était intact. Les remords m'envahirent et je remerciai le ciel qu'il ne m'ait pas surprise en train de fureter dans ses affaires.

Il y a une frontière entre les risques nécessaires et l'idiotie.

Je m'accroupis à côté de lui, les genoux sur une des serviettes pliées, et lui tendis le gobelet.

— On dirait que vous vous amusez bien, tous les deux, dis-je le plus naturellement possible, et pas comme quelqu'un qui venait d'envahir sa vie privée.

La petite bête plaça ses pattes sur le bord de la baignoire et nous contempla amoureusement. Sa queue abîmée s'agitait dans tous les sens, éclaboussant partout.

— Essaie de la maintenir en place pendant que je la rince, demanda Nash en remplissant le gobelet d'eau du robinet.

— Viens par ici, petite sirène.

On se mit au travail côte à côte, frottant, savonnant, rinçant et riant.

Chaque fois que le bras nu de Nash frôlait le mien, j'avais la chair de poule. Chaque fois que j'étais tentée de me rapprocher plutôt que de garder mes distances, je me demandais ce qui m'arrivait. J'étais assez proche de lui pour voir les grimaces qu'il faisait quand un mouvement lui faisait mal à l'épaule. Mais il ne se plaignit pas une seule fois.

On dut changer l'eau quatre fois et après une bonne demi-heure, elle était propre.

La fourrure de la chienne était principalement blanche avec quelques taches noires sur les pattes.

Elle avait une oreille avec des points et l'autre marron et noire.

— Comment tu vas l'appeler ? demandai-je à Nash alors qu'il la sortait de la baignoire.

Elle lui lécha le visage avec exubérance.

— Moi ?

Il recula la tête.

— Arrête de me lécher.

— Comment lui en vouloir ? Tu as un visage qu'on a envie de lécher.

Il m'adressa un regard de braise avant de la poser. Elle s'ébroua, envoyant de l'eau dans toutes les directions.

Je l'enveloppai dans la troisième serviette.

— C'est toi qui l'as trouvée, c'est toi qui lui donnes un nom.

— Elle avait un collier, elle doit déjà avoir un nom.

Elle s'agita sous mes mains alors que je la séchais.

— Elle mérite peut-être d'en avoir un nouveau. Pour un nouveau départ.

Il me dévisagea longuement et finit par me mettre mal à l'aise.

— T'as faim ? finit-il par demander.

* * *

— Scout ? Lucky ?

J'examinai la chienne désormais toute propre en programmant la machine à café.

Nash leva les yeux de la poêle où il battait des œufs.

— Scrappy ?

— Non, aucune réaction. Lula ?

Je m'agenouillai par terre et tapai dans les mains. Elle s'avança, contente d'accepter mon affection.

— Gizmo ? Splinter ?

— Splinter ? répétai-je, amusée.

— Une des tortues ninjas mutantes, expliqua Nash, un petit sourire sur le visage.

— Splinter était un rat d'égout.

— Un rat avec tout le matériel d'un ninja, corrigea-t-il.

— C'est un nom de jeune première qu'il lui faut. Comme Poppy ou Jennifer.

Pas de réaction de la chienne, mais l'homme dans la même pièce que moi esquissa un vrai sourire.

— Et pourquoi pas Buffy ?

— La tueuse de vampires ? demandai-je, amusée. Il pointa sa spatule vers moi.

— Exactement.

— J'adore, moi, mais elle ne semble pas convaincue.

J'aurais pu aller me changer pendant que Nash s'occupait du petit déjeuner, mais j'avais préféré remettre son sweat et rester avec lui. Lui, malheureusement, avait enfilé un jean et un tee-shirt propres.

À présent, on se serait crus en pleine scène familiale. Le café qui chauffait, l'homme pieds nus qui préparait à manger et le chien fidèle.

Nash servit une portion d'œufs brouillés dans une des assiettes en carton qu'il avait sorties. La petite chienne quitta mes jambes pour aller poser ses pattes sur la sienne.

— Patiente un peu. Faut d'abord que ça refroidisse, lui conseilla-t-il.

Le petit aboiement aigu nous montra qu'elle n'avait aucune patience.

Je me levai et me lavai les mains. Nash me tendit le torchon qu'il avait jeté sur son épaule, et commença à râper du fromage sur les œufs. Pour l'aider, je nettoyai deux tasses dans l'évier.



14111

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 5 mai 2024*

Dépôt légal mai 2024
EAN 9782290393291
OTP L21EPLN003553- 600870

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion